

Le maintien de la paix : de la théorie et des acquis pratiques

Manon Tessier

Volume 30, numéro 1, 1999

La politique extérieure du Japon : au-delà du réalisme ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tessier, M. (1999). Le maintien de la paix : de la théorie et des acquis pratiques. *Études internationales*, 30(1), 137–145. <https://doi.org/10.7202/703998ar>

LIVRES

1. Étude bibliographique

Le maintien de la paix de la théorie et des acquis pratiques*

Manon TESSIER**

Le maintien de la paix est un terme générique qui se perd depuis cinquante ans dans un flou terminologique et une multiplication des termes, étant désigné tantôt comme imposition de la paix, rétablissement de la paix, consolidation de la paix ou maintien de la paix élargi¹... Ces variantes du maintien de la paix ne sont au demeurant pas étanches, ce qui complexifie la tâche de conceptualisation et pose le défi de l'établissement d'une définition normalisée sur le plan scientifique. Cette confusion théorique contraste cependant avec la solide assise pratique des opérations de maintien de la paix (OMP). Ce paradoxe n'est pas étonnant puisque le concept de maintien de la paix est né d'une nécessité politique d'agir plus ou moins improvisée, de sorte que ses critères d'application sur le terrain se sont graduellement développés au fil des missions. Analysé de ce point de vue, le maintien de la paix est fort d'un demi-siècle d'expérimentation, tantôt parsemée de missions réussies, d'échecs ou de demi-échecs, tantôt marquée par des périodes plus ou moins longues d'inactivité (1978-1988) ou de surexploitation des ressources (1990-1993).

* MOXON-BROWNE, Edward (edited by), *A Future for Peacekeeping?*, New York, St-Martin's Press, 1998, 214 p.

ZARTMAN, I. William et J. Lewis RASMUSSEN (editors), *Peacemaking in International Conflict, Methods & Techniques*, Washington, United States Institute of Peace Press, 1997, 412 p.

LAST, David, *Theory, Doctrine and Practice of Conflict De-Escalation in Peacekeeping Operations*, Cornwallis, The Canadian Peacekeeping Press, 1997, 144 p.

** *Chargée de recherche, Institut québécois des hautes études internationales, Québec, Canada.*

1. La terminologie d'expression anglaise est tout aussi florissante : peacekeeping, peace-pushing, peace-building, peace-making, post-conflict peace-building et la traduction accentue parfois cette confusion.

Dans cette logique, la phase actuelle de développement du maintien de la paix en serait une de maturité et de sagesse tant sur les plans politique que militaire. En effet, la complexité des OMP dites de deuxième génération et les problèmes rencontrés notamment en Somalie et en ex-Yougoslavie ont généré une littérature abondante axée sur les considérations pratiques, les leçons à tirer et une évaluation militaire des OMP². Mais jusqu'à présent, cette littérature s'était essentiellement consacrée aux aspects politiques, stratégiques et opérationnels de la pratique du maintien de la paix. Les questions relevant de l'aspect tactique (comment négocier avec une foule hostile, comment négocier une prise d'otage, comment négocier le passage d'un convoi humanitaire) avaient été négligées. Les livres recensés dans cette étude témoignent de ce début de convergence entre les théoriciens du maintien de la paix et les praticiens. Cette jonction récente est apparue avec le développement des capacités des OMP à prendre l'initiative pour « gagner la paix » et lutter contre les causes du conflit. En effet, pour ne plus geler le conflit et devenir un véritable outil de résolution des conflits, les OMP se doivent de passer à « l'action ».

Ce constat est d'ailleurs présent dans les trois ouvrages recensés ici et il peut se résumer ainsi : « Le maintien de la paix, en tant qu'outil de désescalade d'un conflit, est lié à l'existence de conditions favorables pour cette désescalade, le véritable défi consiste à créer ces conditions et non pas à attendre qu'elles se créent d'elles-mêmes³. » Mais si ce constat est généralement admis, l'approche de la résolution des conflits tarde encore à offrir aux praticiens, civils ou militaires, des techniques de négociations et de gestion des conflits appropriées à leurs besoins.

I – Le développement théorique

A — L'approche de la résolution des conflits : la dominance du traditionalisme

Dans deux des livres recensés ici, les tenants de cette école ont de la difficulté à développer le maintien de la paix *into a more comprehensive peace strategy*⁴. Le collectif de Zartman et Rasmussen est celui qui reflète le plus ce « traditionalisme » puisque l'établissement d'une opération de maintien de la paix y est présenté comme une option parmi d'autres devant mener à la prévention ou à la résolution d'un conflit au même titre que la négociation, la médiation ou la conciliation. Leurs descriptions – fort complètes par ailleurs –

2. Pour ne citer que quelques exemples, voir IISS, « The Future of Peacekeeping », *Strategic Comments*, vol. 3, n° 8, octobre 1997 ; James APPATHURAI et Ralph LYSYSHYN, *Lessons Learned from the Zaire Mission*, Ottawa, MAECI, juin 1997 ou Henry ANYIDHOHO, *Lessons Learned during Peacekeeping Operations in Africa*, South Africa, Institute for Security Studies, Monograph n° 10, avril 1997.

3. William ZARTMAN et Lewis RASMUSSEN, *op. cit.*, p. 41.

4. Stephen RYAN, « The Theory of Conflict Resolution and the Practice of Peacekeeping », in Edward MOXON-BROWNE, *op. cit.*, pp. 26-39.

de ces outils d'intervention dans un processus de paix couvrent une variété étendue de conflits et de problèmes internationaux (négociations sur le désarmement, affrontement interne, conflits régionaux...) et débordent largement le cas spécifique du maintien de la paix. Un seul chapitre est consacré à cette activité : celui de Cameron Hume qui dresse un bilan de son expérience acquise à titre de membre de la délégation américaine au Conseil de sécurité. En comparant plusieurs opérations de maintien de la paix en Europe, en Afrique et en Asie, Hume décrit les liens entre le maintien de la paix et les formes multiples de négociations ou de médiations qui s'y rattachent (médiation régionale, création d'un groupe de contact, nomination d'un représentant spécial de l'ONU...). La présentation de ces différentes techniques est intéressante mais l'analyse repose exclusivement sur un seul palier d'intervention. Or, l'importance de développer d'autres niveaux d'analyse pour appliquer la théorie de la résolution des conflits aux problèmes quotidiens du maintien de la paix est bien connue. Betts Fetherston a par exemple développé en 1994 un modèle à deux niveaux : un premier consacré aux interactions entre les États, l'ONU et les diplomates (celui auquel s'intéresse Hume) et un second consacré aux interactions entre les *peacekeepers*, les combattants et la population civile⁵.

Le collectif de Zartman et Rasmussen est aussi décevant parce qu'il propose encore trop de modèles de résolution des conflits basés sur les disciplines de la psychologie et des relations industrielles qui sont des modèles tenant rarement compte de la coercition par les armes. En effet, ces modèles s'appuient sur la négociation entre individus ou groupes dans un cadre organisé (étatique ou autre) et respectueux de règles normatives partagées par tous les intervenants. Or, les *peacekeepers* d'aujourd'hui sont confrontés à des individus violents dans un contexte de structures sociales éclatées ; ils font face à des milices ou des factions dirigées par des seigneurs de la guerre qui ont souvent leurs propres règles et lois. En corollaire, ces modèles de résolution des conflits s'appuient trop sur l'État comme acteur principal au détriment d'autres éléments de la société civile. Un tel biais fait en sorte que l'activité diplomatique du *peacemaking* telle que définie par l'école traditionnelle « est un processus de règlement des conflits qui se concentre sur les élites à l'exclusion (intentionnellement ou non) des autres niveaux d'interaction dans la société⁶ ».

B — L'approche de la désescalade du conflit : la convergence entre la théorie et la pratique

Au mieux, ces deux collectifs appellent à un raffinement de l'approche « étapiste » du *stages of conflict* qui consiste à faire correspondre certaines

5. Voir A.B. FETHERSTON, *Towards a Theory of United Nations Peacekeeping*, London, MacMillan/St-Martin's Press, 1994. Il faut aussi mentionner le modèle de Ronald FISHER : « The Potential Complementarity of Mediation and Consultation within a Contingency Model of Third Party Intervention », *Journal of Peace Research*, vol. 28, n° 1, février 1991, pp. 29-42.

6. Edward MOXON-BROWNE, *op cit*, p. 160.

stratégies de paix à certaines phases du conflit. Plusieurs auteurs y font valoir que par leur multifonctionnalité et leur composante civile de plus en plus présente, les OMP contemporaines ne s'appliqueraient pas uniquement à un stade précis d'un conflit (séparation des belligérants) mais à toutes ses phases de développement (prévention, intervention, négociation, reconstruction...) que celui-ci soit cyclique ou non.

En s'inspirant des modèles de Fetherston et Fisher⁷, David Last s'attaque à ces lacunes théoriques en bâtissant l'un des premiers ponts entre la théorie de la résolution des conflits, la doctrine militaire et la pratique quotidienne de maintien de la paix. Pour ce faire, il élabore un cadre d'analyse à trois niveaux : 1) un niveau stratégique (ONU, États...), 2) un niveau opérationnel (quartier général de l'OMP) et 3) un niveau tactique (unités militaires sur le terrain). Déjà innovateur par l'introduction d'un niveau intermédiaire jusqu'ici négligé dans la littérature, le modèle de Last offre une autre percée théorique en considérant les types d'actions posées par les *peacekeepers*. La littérature théorique et la doctrine militaire sont en effet assez précises en ce qui a trait aux actions militaires « défensives » qui visent à stopper la violence, mais Last s'intéresse surtout aux actions « offensives » ou « proactives » qui s'attaquent aux causes du conflit et permettent une désescalade de celui-ci. Il décrit ainsi non seulement les *combat skills* du gardien de la paix mais aussi ses *contact skills* qui, au niveau tactique, sont d'une importance primordiale. Tout l'art opérationnel du maintien de la paix résiderait dans cette combinaison de techniques de combat et de négociation. Grâce à plusieurs études de cas, Last propose une revue systématique de diverses techniques de négociations adaptées aux besoins particuliers des *peacekeepers* militaires. La description de ces techniques aux noms parfois évocateurs (*Four-Fifth-Of-A-Tit-For-A-Tat* par exemple) serait trop longue à reprendre ici, mais il suffit de souligner qu'il s'agit d'un premier ancrage solide entre la théorie de la résolution des conflits et la pratique qui avait jusqu'ici tant fait défaut au maintien de la paix.

C — L'approche de la consolidation de la paix ou les grandes ambitions des OMP

Les auteurs des livres traités dans cette étude s'intéressent principalement aux premières phases d'un conflit mais marginalement à sa dernière phase, la consolidation de la paix (ou *post-conflict peace-building*), qui est celle où s'exprime le plus la *proactivité* de la composante civile et militaire des OMP. Limité par son approche traditionnelle, le collectif de Zartman et Rasmussen s'intéresse à cette approche mais ne la met pas en relation avec une définition élargie de la sécurité. Pourtant, le pas était presque franchi à la page 41 :

Qu'elle intervienne pendant les phases d'après-conflit ou de prévention, la consolidation de la paix repose sur la capacité à transformer une situation conflictuelle, avec une violence potentielle ou déclarée, en une situation pacifique basée sur une coopération pouvant mener à une

7. *Infra*, note 5.

réconciliation, une reconstruction et un développement socio-économique à long terme. (...) La dimension structurelle porte avant tout sur la construction d'un environnement social répondant aux besoins de base d'un individu, c'est-à-dire un accès à des ressources économiques, politiques, religieuses et administratives.

L'étape théorique suivante aurait consisté à signaler que l'obtention des conditions permettant des négociations de paix ou une reconstruction sociale repose sur le développement de la sécurité matérielle et humaine (désarmement et démobilisation des combattants, développement des capacités administratives du gouvernement, réforme des systèmes judiciaire et policier, développement d'une économie de marché, tenue d'élections...). En tant qu'outil de consolidation de la paix, une opération de maintien de la paix est souvent le seul mécanisme capable d'accomplir ces tâches complexes, multiples et de longue haleine. À la décharge de Zartman et Rasmussen, il faut rappeler que les ambitions de l'approche de la consolidation de la paix sont grandes et que les premières études empiriques ont sévèrement démontré les limites de celle-ci.

Rappelons qu'à la question « Does peacebuilding build peace ? », Roland Paris a déjà répondu par la négative à la lumière de huit études de cas⁸. Après trois études de cas, les auteurs du récent ouvrage, *Les Missions de paix et le Canada* arrivent à une conclusion similaire en préconisant de nourrir des attentes « très modestes » quant à ce que peut réaliser la consolidation de la paix appuyée par une OMP dans un pays en guerre puisqu'au mieux, « les missions de paix peuvent (...) créer de nouvelles possibilités historiques que les élites des sociétés polarisées et divisées socialement peuvent utiliser pour commencer à bâtir un consensus social minimal sur lequel pourra s'appuyer une paix durable⁹ ». De plus, toutes ces études insistent sur les effets imprévus d'un effort de consolidation de la paix au sein d'une société mal préparée à le recevoir. Cette critique est aussi reprise dans le collectif de Moxon-Browne où les limites de la consolidation de la paix sont attribuables à l'étroitesse des stratégies, notamment celle du *containment-to-vote* qui résulte souvent en la tenue d'élection prématurée ne diminuant en rien les risques de ré-émergence du conflit¹⁰.

Au-delà de ses assises libérales et de son héritage occidental¹¹, l'approche de la consolidation de la paix et les limites de son application nous ramènent aux causes de la violence et aux succès relatifs de certaines OMP (Angola, Bosnie, Cambodge, Somalie...) qui, même si elles ont bénéficié d'un appui soutenu de la part de la communauté internationale, ont peu ou mal réussi à

8. Roland PARIS, « Peacebuilding and the Limits of Liberal Internationalism », in *International Security*, vol. 22, automne 1997.

9. George WIRICK et Robert MILLER, (sous la direction de), *Les Missions de paix et le Canada. Enseignements des conflits au Nicaragua, au Cambodge et en Somalie*, Ottawa, CRDI, 1998, p. 21.

10. Voir Edward MOXON-BROWNE, *op cit*, p. 160.

11. Voir Charles-Philippe DAVID, « Les limites du concept de consolidation de la paix », *La Revue internationale et stratégique*, n° 31, automne 1998, pp. 57-75.

consolider la paix. En matière de sécurité, des éléments que l'école réaliste souligne doivent être pris en compte pour une analyse plus complète, notamment l'équilibre des forces issu de la guerre civile, la marginalisation ou l'élimination des éléments modérés au sein des parties en conflit, la présence de « fauteurs de troubles¹² », les divisions au sein des groupes belligérants, la culture de la violence... Prendre en compte l'existence de tels éléments, absents jusqu'ici de l'approche de la consolidation de la paix, nous permettrait de mieux comprendre l'environnement dans lequel évolue les OMP et d'évaluer leurs chances d'installer une paix durable.

D — L'approche socio-féministe ou la complexité des environnements des OMP

L'approche socio-féministe du maintien de la paix est développée dans le livre de Moxon-Browne avec les textes de Betts Fetherston et Sandra Whitworth¹³ qui traitent de la face « cachée » de la proactivité des OMP. Sandra Whitworth se pose la question « how peaceful the peacekeepers ? » et relate les effets négatifs de la mission des Nations Unies au Cambodge sur les femmes (augmentation de la prostitution, épidémie de SIDA...). De tels comportements, auxquels elle ajoute les cas de meurtres et de torture en Somalie par des Casques bleus, lui font conclure que le comportement des peacekeepers s'inscrit dans le cadre « de masculinité militarisée qui privilégie la violence, le racisme et le sexisme » (p. 187). Betts Fetherston, quant à elle, étudie un autre aspect négligé des OMP : la complexité des environnements en zone de guerre au niveau psychologique, social et culturel et les impacts des OMP sur la psychée collective et individuelle. Elle va plus loin que les questions éthiques liées à une intervention armée extérieure et à la traditionnelle problématique du manque d'entraînement des militaires, en insistant sur l'importance d'étudier l'*habitus* de la population civile. Dans cet *habitus*, un civil a été marqué par des années de guerre civile, la peur est devenue une composante de la vie quotidienne et la culture de la violence s'est renforcée au point qu'elle fait dorénavant partie des pratiques sociales. Cette normalité de la violence et ses effets psychologiques à long terme (entre dix et vingt ans) sur un individu deviennent alors une composante importante de la gestion du conflit et du maintien de la paix.

II – Les acquis pratiques

Ces trois livres témoignent de la nécessaire complémentarité de ces approches jusqu'ici compartimentées et souvent exclusives qui marquent encore la littérature et devrait nous convaincre du besoin d'une définition plus holistique du phénomène du maintien de la paix. Mais surtout, en relatant les

12. Voir Stephen STEDMAN, « Spoiler Problems in Peace Processes », in *International Security*, vol. 22, automne 1997, pp. 5-53.

13. Dans des chapitres respectivement intitulés, « Voices from Warzones: Implications for Training UN Peacekeepers » et « Gender, Race and the Politics of Peacekeeping ».

leçons tirées des cinquante années du maintien de la paix, leur lecture permet de corriger les lacunes tant reprochées au maintien de la paix. En effet, à défaut de nous donner une définition normalisée du maintien de la paix, quête qui relève du Graal, les leçons pratiques nous permettent à tout le moins de définir ce que n'est pas le maintien de la paix ou ce qu'il ne devrait pas être.

L'exposition des problèmes du maintien de la paix semble une litanie sans fin : mandat imprécis ou impossible à réaliser, faiblesse organisationnelle de l'ONU, insuffisance des ressources financières... et il serait trop long de les énumérer ici. Rappelons que les leçons d'application générale sont bien connues de même que les leçons « nationales » qu'ont établies plusieurs pays contributeurs de troupes et les leçons « militaires » portant spécifiquement sur les problèmes stratégiques et opérationnelles d'une OMP. Prises dans leur ensemble, ces leçons sont des exemples de la maturité qu'a atteint le maintien de la paix dans son développement et son application. La littérature récente a été particulièrement sévère et pragmatique à l'égard de la pratique du maintien de la paix. Le texte de Grant Hammond¹⁴ illustre d'ailleurs cette tendance à l'autocritique, dont l'intervention en Somalie a constitué l'élément déclencheur d'un processus qui s'est par la suite amplifié avec les échecs du Zaïre et de l'ex-Yougoslavie. Cependant Hammond souligne, à juste titre, que des interventions antérieures dont celles du Liban et de Chypre avaient généré leur part de leçons, mais que celles-ci n'avaient pas été retenues. Il attribue cette absence de mémoire ou d'apprentissage institutionnel au manque de continuité dans la classe politique puisque rarement le même groupe de décideurs politiques est confronté à une crise similaire » (p. 110) et à un problème de génération dans l'armée. Dans ce dernier cas, la génération militaire ayant grandi avec la guerre froide s'intéresserait davantage à la guerre conventionnelle qu'aux opérations « hors guerre » ou « autres que la guerre¹⁵ ». Ceci dit, le processus de maturité du maintien de la paix serait bien enclenché.

Une autre catégorie de leçons très présente dans la littérature récente sur le maintien de la paix et désignée sous le vocable des leçons de l'humanitaire est également bien connue¹⁶. Cependant, celles-ci bénéficient de moins de recul par rapport à leur conclusion, la participation des ONG à des OMP étant plus récente que celle des militaires. Le texte d'Andrew Natsios¹⁷ apporte un éclairage nouveau à ces leçons souvent simplistes en décrivant les forces et les faiblesses des ONG en matière de maintien de la paix. Au sujet des forces des

14. « The Perils of Peacekeeping for the US: Relearning Lessons from Beirut for Bosnia », dans MOXON-BROWNE, *op. cit.*, pp. 73-118.

15. L'expression militaire « I don't do windows » résume cette vision des choses.

16. Pour n'en citer que quelques-unes : la famine est devenue une arme de guerre, les zones protégées fonctionnent peu ou mal ; une crise n'est jamais qu'humanitaire ; la coordination entre les militaires et les ONG est inadéquate ; le grand nombre d'ONG impliquées sur le terrain complique les activités des OMP... Voir David NEWSON, « Goodwill's Tough Lessons », *The Christian Science Monitor*, 22 octobre 1997 et « Leçons tirées des récentes opérations de paix et d'aide humanitaire », *Document de travail canadien* préparé pour la Conférence d'Halifax, 8 au 10 août 1997, Ottawa, MAECI, 16 p.

17. Andrew NATSIOS, « An NGO Perspective », in ZARTMAN et RASMUSSEN, *op. cit.*, pp. 337-364.

ONG, il mentionne qu'elles sont un excellent outil d'alerte rapide et de prévention des conflits et même, en cas d'éclatement du conflit, leur présence peut contribuer à une diminution de la perpétration d'atrocités. Il faudrait par ailleurs différencier les ONG entre elles puisque leur potentiel à attirer un « capital » diplomatique ou médiatique varie selon leurs intérêts, leurs types d'organisation, leurs modes de financement et leurs ressources humaines.

En conclusion : l'avenir du maintien de la paix

Ces leçons tirées de l'expérience des intervenants tant civils, militaires que politiques, alimentent le développement théorique qu'a connu le maintien de la paix ces trois dernières années tandis que les modèles théoriques s'adaptent peu à peu aux réalités des intervenants sur le terrain. La boucle se boucle tranquillement et le maintien de la paix est de moins en moins tiraillé entre une théorie qui avait toujours été distanciée de son sujet et une pratique qui évoluait indépendamment de celle-ci. À la lumière de cette étude, la question de l'avenir du maintien de la paix se pose et au sein de la littérature récente, deux tendances s'expriment. Les « optimistes » s'appuient sur la période post-1994 pour constater que les OMP sont « retournées » à des tailles réduites, qu'elles jouissent d'un mandat défini et offrent à l'ONU une alternative adaptée aux réalités de l'après-guerre froide. Selon ces tenants, le nombre relativement faible d'OMP créées au cours des trois dernières années ne représenterait même pas une baisse quantitative (et conséquemment une preuve de décroissance) puisque le rythme serait comparable à la période pré-1988. La période 1988-1994 constituerait plutôt un interlude dont quelques rares échecs (Somalie, Rwanda et Bosnie) auraient donné une image négative et déformée des OMP. En dépit de la sous-traitance à des organisations régionales, l'ONU conserverait un avantage comparatif pour des missions particulières requérant une diplomatie préventive, un déploiement d'aide humanitaire, des efforts de médiation, des mesures de désarmement ou de reconstruction nationale. Le bilan des OMP ne saurait donc être basé sur une « analyse portant de façon exagérée sur un petit nombre de missions ayant connu des problèmes¹⁸ » et le soi-disant déclin de l'ONU ne devrait pas être confondu avec le déclin de la force coercitive de l'ONU.

À l'opposé, les « pessimistes » estiment que l'ampleur des échecs de l'ONU est considérable. Certains parlent de marginalisation de l'ONU en matière de maintien de la paix, d'autres de décomposition¹⁹. Cette crise serait d'ailleurs identifiable par la confusion dans les concepts dont nous avons fait état en introduction. La recherche de classification et de typologies serait positive puisqu'elle nourrirait la réflexion des Nations Unies sur les OMP, mais il s'agirait aussi d'un exercice intellectuel qui n'a de sens qu'*a posteriori*, un

18. Taylor WENTGES, « Force, Function and Phase: Three Dimensions of UN Peacekeeping », in *International Peacekeeping*, vol. 5, n° 3, autumn 1998, p. 59.

19. Voir Serge SUR, « Vers une marginalisation de l'ONU dans le domaine du maintien de la paix ? » in *Arès*, n° 41, vol XVII, fascicule 1, octobre 1998, pp. 11-23.

brouillage de perspectives qui « baptise les difficultés plus qu'il ne les résout²⁰ ». Pour ceux-ci, la formule des opérations de maintien de la paix a connu une utilisation trop intensive et les erreurs de la Yougoslavie et de la Somalie ont été fatales. Enfin, certaines OMP ne serviraient qu'à « prolonger la souffrance humaine en retardant la victoire militaire rapide d'une des parties²¹ ».

Quelle que soit la position adoptée, la convergence entre la théorie et la pratique qui apparaît peu à peu dans la littérature récente, solidifie la conceptualisation du maintien de la paix dans la mesure où l'expérience sur le terrain alimente la théorie qui, en se raffinant, raffermi les pratiques, les tactiques et les techniques des peacekeepers. En ce sens, si 50 ans d'OMP n'ont pas permis une clarification conceptuelle adéquate, au moins « nous avons appris ce que le maintien de la paix ne pouvait pas faire (...). Le défi pour l'avenir est de définir ce que le maintien de la paix nous permet de faire²² ».

20. *Ibid.*, p. 15.

21. Edward LUTTWARK, « Meddling by Outside Powers Has Prolonged the Balkan War », *International Herald Tribune*, 11 August 1995, p. 6 ; voir aussi John HILLEN III, « Killing with Kindness : The UN Peacekeeping Mission in Bosnia », *Foreign Policy Briefing*, n° 34, The Cato Institute, Washington, 30 June 1995.

22. Shashi THAROOR, « Should UN Peacekeeping Go Back to Basics », in *Survival*, vol. 37, n° 4, 1995, p. 55.